

À mi-perruque



Une heure s'est écoulée avant d'obtenir vraiment du  
temps,  
de gagner du temps,  
de me libérer véritablement du temps.

Fragmenter l'esprit et le corps,  
la réflexion et les gestes.

Les gestes et l'esprit sont tous deux pris dans un  
emportement.

Je ressens très souvent une appréhension lors de l'annonce du prix, de l'addition, du total.

L'impression d'arnaquer les gens,  
de les voler  
mais j'applique simplement des procédures,  
des actions qui s'enchaînent.

Je suis l'enchaînement.

L'esprit de vitesse.  
Voir les personnes s'accumuler, la vision  
périphérique ressent les mouvements autour de  
moi.  
Devoir accélérer, s'efforcer en vue d'obtenir un  
temps de répit/repos pour créer.

Aller plus vite pour gagner du temps.

Vitesse = temps

Une parole échangée en un regard avec mon collègue  
« allez encore deux heures à se faire démolir, après c'est fini »  
qu'il signifie ce regard.

Accomplir plusieurs choses en un même temps  
entre les gestes,  
la voix dans la tête,  
la vision qui cherche à clarifier/comprendre l'espace.

Le corps se tient immobile et la tête part.

Détourner, faire semblant.

Prendre le sac,  
le peser,  
reconnaître telle ou telle poire,  
chercher sur l'écran sa dénomination,  
entendre le bruit qui valide la pesée,  
et répéter le procédé.

Prendre, poser, peser, reconnaître, entendre.  
Une boucle renouvelée.

Bonjour. Bip. Bip. Bip. Bip. Bip. Un sac ? Ticket ?  
Oui ? Ticket ? Merci. Bonne journée.

Le bruit c'est comme toutes ces informations  
(chiffres, dénominations, images),  
tout se succède et tout se combine.

Un circuit d'enchaînement.

Et entre chaque personne, écrire une phrase, du moins tenter.  
Cela donne une impulsion.

Là, j'écris que j'écris.

Réfléchir,  
penser pendant agir,  
pendant avancer.

L'impression d'escroquer le "vrai" travail que je me dois d'effectuer pour être payée.

Jouer, le voir comme un jeu qui procure l'enjeu,  
ne pas être passive mais produire.  
Ne pas se laisser envahir.

Répétitions, passages furtifs. Comme des vagues.

Puis, quelque chose qui ramène au temps présent,  
au vrai temps,  
celui dont on fait attention,  
celui dont on s'occupe,  
celui qui n'est plus vraiment du temps,  
ce papy dont je ne connais toujours pas le nom.  
Papy, car il ressemble familièrement à mon grand-  
père...

Je pourrais obtenir son nom en lisant sur sa carte  
bleue.  
Ce n'est pas la première fois que je pense qu'il  
serait possible de récupérer beaucoup de données  
de cartes bancaires.

La plupart sont des habitués.  
D'ici un mois, je pourrais avoir plus de cinq cartes  
avec tous les numéros recto verso et le nom même.

Trouver une position qui soulage l'inertie,  
le non mouvement.

Un pied en arrière,  
s'appuyer contre la caisse,  
basculer le bassin,  
expérimenter puis se faire bousculer car je m'étais  
trop sur le passage des gens,  
alors se redresser et recommencer les positions  
jusqu'à la prochaine bousculade.

Bonjour, merci, bonne journée.  
Bonjour, au revoir.  
Bonjour, merci, bon dimanche.  
Bonjour, à bientôt, merci.  
Salut, à bientôt.

Un « bon courage » qui refait prendre  
conscience/qui réactive.  
Depuis que je bosse, je dis fréquemment  
« bon courage » lorsque je passe en caisse.

L'idée de soutenir, de dire on comprend et  
on est là.

Regarder de temps en temps la pendule.

Tout est question de temps finalement.  
Je sais que je travaille tant d'heures par jour, par  
semaine, par mois.

Sur place, décompter : il me reste une heure.  
Une fois partie, compter : ils m'ont pris dix minutes.

Faire de ce travail un lieu de production. S'efforcer  
de trouver le temps et l'espace.

Le travail qui devient une source du travail.

Le silence arrive par surprise.  
Soupirer, un soupir se libère ou je porte attention à ce soupir là.

Essayer de se servir de ce temps et injecter cela autre part.

Une forme de non soumission à ce que l'on me demande, à ce que je me dois de faire  
Une forme de résistance ?

La tête baissée qui fait la rencontre d'un élément.  
Un détail qui choque, entrechoque, un électrochoc.

La notion de TEMPS est principale : le temps,  
le temps libre,  
le temps que l'on me prend,  
le temps que je me libère,  
le temps à venir.  
Le temps de penser,  
de réfléchir,  
le temps de se dire « je n'ai plus le temps »,  
le temps nécessaire de réaliser.

Avoir une idée et la concrétiser.

Écrire de ne pas avoir le temps d'écrire,  
sacré paradoxe.

Finalement je me demande si cela a du sens que je  
sois ici, travailler.

Certes, l'aspect économique est primordial mais il  
reste l'idée tout de même que

« on me vole du temps que je pourrais davantage  
profiter ».

J'aurais pu lire 6h.

« C'est dimanche, j'ai le temps ! »

Je travaille 6h mais je me rends compte que je travaille bien plus, dès la veille finalement et aussi une fois que c'est fini.

Rien que de le penser,  
avant même d'être là-bas,  
de mettre un réveil,  
de préparer mes affaires la veille, tout un rituel.

La démonstration d'être conditionnée avant que tout commence.

Alors c'est comme si je travaillais le double voire le triple et il y a là encore l'idée du temps que l'on me pique.

Un client = une phrase  
ou un client = un mot  
ou un client = une virgule ou un point  
ou un client = simplement réfléchir

Se donner des contraintes, des exigences, des impératifs.

Une méthode de rédaction éparpillée mais qui génère un ensemble.

Quand je travaille, c'est comme si je jouais au théâtre.

Je deviens une autre personne.

Le sourire repart aussi vite qu'il se doit d'être présent.

Un sourire automatique voire fabriqué.

Le sourire du travail.

Une perte d'habitude dû au port du masque.

Lorsque je mettais un masque, que je souriais ou non, cela ne changeait rien, alors j'ai fini par arrêter naturellement durant un temps.

Relire la phrase plusieurs fois pour la continuer.  
Une écriture alors saccadée.  
L'écriture s'avère bâlée.

Je passe avant tout mon temps principal à travailler  
qu'à écrire.  
La combinaison de ces deux activités trouve son  
équilibre par un déroulement logique.

Successivement, alternativement, séparément.

« C'est pour vous faire compter ! Mais avec les  
machines aujourd'hui... »

Quand la routine m'écrase, quelque chose reste  
toujours présent.

L'écriture, l'envie d'écrire, reste présente.

Je croise, chaque jour de travail, les mêmes personnes, un lien se crée. Je connais ainsi leurs habitudes d'achats, leurs manies de paiement, leurs manières de discuter.

Répétitions des dialogues,  
répétitions des attitudes,  
répétitions des postures.

Je n'écris pas, je n'ai pas la possibilité d'écrire car je travaille, car je me dois de réaliser ce pour quoi je suis là. Et je ne suis pas ici pour écrire sur ma situation de travail.

L'attention ne peut être focalisée partout en même temps.

Parfois le cerveau ne parvient plus à penser avec tous les parasites alors il reste les mains.

Les mains sont constamment en action.  
Parfois il semble même plus facile de réfléchir avec les mains.  
J'essaie de fabriquer des petits objets à partir d'éléments que je récupère.

Je repense, il y a quelques temps, j'ai façonné un petit panier de basket avec le rouleau en papier qui contient les recharges de pièces de monnaie.

J'avais comme un mini sas de récréation à côté du tpe, et lors de moments de flottement ou d'attente, je me divertissais en lançant des balles de papier.

La sensation d'être une sorte de machine par tous ces rythmes, par ces rituels.

L'écriture encaisse par conséquent ces moments cadencés.

Si l'écriture prend le dessus sur le travail,  
je suis moins appliquée pour les consommateurs.  
Et l'idée n'est pas que je délaisse une partie mais  
que les deux soient liées, que l'une vienne nourrir  
l'autre.

Sourire, encaisser, sourire, baisser la tête,  
récupérer le deuxième ticket qui sort, le transpercer,  
relever la tête, voir de nouvelles personnes puis re  
sourire.

Je perçois cette activité parallèle telle une échappatoire.

Écrire se transforme comme un ami du travail qui m'accompagne.

Puis si je ne travaille pas, toutes ces phrases n'auraient pas été produites.

Parmi tous les gestes constants liés à cet emploi, un geste un instant vient casser l'ordre établi et donne une allure différente.

Les machines qui m'entourent deviennent alors des outils.

De nouvelles matières apparaissent.

L'équilibre est tout de même changeant.

Je parviens généralement à faire des phrases construites, voire à augmenter ce que j'ai déjà pu écrire ou à intensifier le propos.

Et même, cela reste en permanence dans un coin de ma tête puis trente minutes plus tard, je réussis enfin à mettre le mot précis sur mon intention.

Une fois la boucle de réflexion terminée, elle se trouve remplacée par une nouvelle recherche.

Je devrais avoir un dictionnaire de synonymes à mes côtés.

La composition du texte serait davantage agréable à effectuer.

Je considère ma caisse, mon espace de travail  
comme mon bureau d'écriture.

Une analogie pleine de sens.

Je n'écris pas assise derrière un ordinateur, au  
calme, avec une boisson chaude.  
Mais je suis derrière mon plateau et ma balance,  
debout, avec ma gourde, entourée de dizaines de  
clients.

Un langage corporel se développe dans le lieu  
travail : les mains en action, les pieds et les jambes  
fixés au sol, le buste et la tête qui se tournent tel un  
ressort.

Et de temps en temps,  
une demande vient rompre ces mouvements.  
« Vous pouvez sortir mon ticket ? »

Une chose désormais rare mais qui, à chaque fois,  
produit un fragment flottant.

La chaîne est rompue. Le script est dérangé.  
Le fluide est désorganisé.

Reprendre à l'arrêt et raccorder.

Mon support d'écriture est l'arrière des tickets de  
caisse que les gens ne veulent pas prendre.

L'espace d'écriture correspond à la taille de mon  
index par l'écart entre mon index et mon annulaire  
(mesures prises avec les moyens du bord).

Un espace de création dans un espace de travail  
dans un espace de plusieurs activités.

Cet espace de production littéraire est une zone de liberté pour la situation d'employée dans laquelle je suis au moment où je l'écris.

Si je travaille plus vite, je finirai plus vite (?).  
Réponse : oui et non.  
Oui car je n'ai pas le temps de me poser de questions sur ce que je fais, j'accepte et je soutiens un rythme donné.  
Non car cela ne change rien.

Le regard, un automate.  
Le regard cherche et identifie des éléments que je vais traiter.  
Tenter de s'avancer sur les choses à venir.

Perdre ma personnalité.  
Faire semblant. Sourire mais illusion de sourire.

Enfin, la bienveillance de certaines personnes qui passe à ma caisse me réconforte.  
Si je n'étais pas ici, si je ne travaillais pas ici, je ne les aurais jamais rencontrées.

Je ne connaîtrais pas cet attachement plus ou moins proche auprès de gens que je connais plus ou moins.

Le travail rédigé, l'écriture, enfin produire à côté, à cet endroit même, rend le travail plus facile et acceptable à accomplir.

J'ai la possibilité d'écrire autant de temps que je travaille.  
C'est une sorte de convention personnelle.

Être au travail = écrire (si je suis en mesure)

Je suis là pour une chose mais pas que pour cette chose.

Une mécanique bien rodée se met en place.  
Je prends plaisir à écrire de cette manière-là.

Le caractère contraignant de lieu, de temps,  
d'espace.

Inventer des techniques et des méthodes  
dissimulées,  
utiliser ce qui traîne autour de moi,  
ce qui fait partie du décor, de l'univers travail.

La connaissance des gens ne se passe qu'à travers  
le prisme d'un espace temps précis.

Un visage, un bonjour davantage amical,  
l'expression d'une attention.

Je pense que, eux aussi, sont réjouis de  
m'apercevoir, c'est le sentiment que j'en ai.

Arriver, saluer, se mettre au travail, travailler, ranger,  
partir.  
Un travail qui se résume en six étapes d'actions.

Suis-je alors payée à écrire une partie de mon  
mémoire ?

Le corps se souvient, il enregistre sans même que  
l'on s'en aperçoive.

Il est lui aussi organisé et coordonné.

Agir sans réfléchir, par habitude, par obligation.

Une répétition systématique.

Je ne suis pas dans un travail où la finalité est de produire mais je suis l'intermédiaire entre le client et la machine.

Je fais fonctionner la machine pour qu'elle produise le résultat que les clients attendent.

Toute une ambiance se forme par la lumière des néons,  
le bruit des machines,  
le bourdonnement permanent des gens,  
la proximité.

L'ambiance du travail.

Le langage aussi change, une fois sur place.

J'adopte un vocabulaire que je n'aurais jamais utilisé, que je n'aurais jamais eu l'occasion de dire.

Se laisser absorber, subir, supporter.

Là, lorsque j'écris, cela fait plusieurs semaines que  
je n'ai pas revu le papy,  
cela m'inquiète beaucoup.



